

Annexe :

—— ALLOCUTION PRONONCÉE LE 5 JUIN 1947 ——

Par Georges Cerf

*Cette allocution a été prononcée à l'occasion de l'inauguration de la salle J. Feldbau de l'Institut de Mathématique de Strasbourg, dont G. Cerf était alors directeur. Seules deux dates ont été rectifiées dans le texte original. Les notes ont été rajoutées pour la compréhension du lecteur de 1995. A l'exception des notes 3 et 8 fournis par Jean Cerf, elles sont dues à M. Léon Strauss, ancien Maître de Conférences d'histoire contemporaine à l'Université de Strasbourg III.*

Jacques FELDBAU, né le 22 Octobre 1914 a été élève des Lycées Fustel de Coulanges et Kléber, élève brillant mais quelque peu turbulent. Une année, passée à l'Ecole rabbinique à 12 ans, le calme. Il est hésitant sur le choix d'une carrière car il est curieux de tout. Il se décide à préparer l'Ecole Normale Supérieure (Sciences). Il n'y est pas reçu parce qu'il refuse de composer un Samedi. Cela vaut à notre Faculté un étudiant remarquable qui passe en deux ans et avec grand succès 5 certificats. C'est un grand garçon, bien découplé, adonné à tous les sports, féru de musique et qui, grâce à sa sincérité et à sa bonté, à son caractère enjoué, ne compte que des amis.

En Février 1935, notre bibliothécaire, Georges HARTMANN, nous est enlevé en quelques jours ; il n'est pas déplacé de rappeler son souvenir en ce jour, car il est mort à la peine, ayant refusé jusqu'au dernier moment de songer à sa santé pour ne pas négliger son service. C'était un bibliothécaire modèle, qui avait commencé avec succès des recherches de géométrie. Sa place était difficile à prendre : Jacques Feldbau lui succède et se montre digne de lui. En 1936, il va passer un an à l'Ecole Normale comme auditeur libre ; il est reçu à l'agrégation en 1938 et devient chargé de recherches.

Pendant qu'il travaille à la topologie, il ne néglige ni la musique, ni les sports : en 1939, il est champion universitaire de natation. Il n'a pas fait encore son service militaire, mais a suivi ponctuellement la préparation militaire supérieure. Il est mobilisé en 1939 comme 2e classe dans l'aviation. Par modestie, il n'a pas fait valoir les droits que lui donne son brevet de P.M.S. ; on finit par le remarquer et il devient S/Lieutenant

aviateur; au moment de la débâcle, il a 20 h. de service en vols de reconnaissance. Démobilisé, il est affecté au Lycée de Châteauroux; pas pour longtemps : pour des considérations extérieures à des considérations françaises, comme dit un communiqué à la radio Suisse, les Juifs sont chassés de l'Université. Il rejoint Clermont fin décembre 1940. Il reprend immédiatement des recherches, obtient du C.N.R.S. une bourse qu'il ne touchera jamais. Pour vivre, il donne des leçons puisqu'on ne lui a pas encore ôté ce droit, mais par prévoyance, il apprend le métier de tourneur sur métaux. En Avril 1941, il a le plaisir d'être rejoint par sa famille. Il manque l'occasion d'une place au Collège des Lazaristes de Lyon.

Du 28 avril au 12 Mai 1941, Jacques Feldbau participe au Camp du Vieux-Moulin à Beauvallon. Il suit assidûment tout ce qui s'y fait et tout particulièrement les exposés d'Edmond FLEG sur les apports du Judaïsme à l'Humanité. Il a consigné ses notes dans un cahier parfaitement rédigé comme tout ce qu'il a fait. Il apprend le russe.

Après des tentatives infructueuses de passer en Angleterre ou en Espagne, il s'installe en Novembre 1942, à la Gallia<sup>(1)</sup>. Sans doute est-ce imprudent, mais il est trompé par la fausse sécurité que font régner les promesses et la proximité de Vichy.

En Juin 1943, il prend ses dispositions pour disparaître. Déjà la plupart de ses livres sont en sécurité chez un ami, à la campagne. Le 24 Juin, un jeune homme de Lezoux, appartenant à une organisation clandestine, se rend au domicile du professeur FLANDIN<sup>(2)</sup> qui vient de s'éclipser et dont la femme a été arrêtée. Il s'agissait de retrouver des documents de la plus haute importance. La mission est accomplie déjà quand se présentent 2 agents de la Gestapo. Ils sont l'un et l'autre abattus; le jeune homme s'enfuit. Il devait se suicider quelques mois plus tard sur le point d'être pris, livré par la trahison. Mais l'affaire fait un bruit énorme; il est évident que des représailles sauvages se préparent. Feldbau ne couche pas ce soir-là à la Gallia, il échappe de cette façon à la rafle, mais le lendemain, malgré les conseils de ses amis, il va chercher des notes<sup>(3)</sup> qui se trouvent dans sa chambre. Il est accompagné de son

---

(1) Cité universitaire ouverte à Clermont en 1939 pour les étudiants de Strasbourg. On lui avait donné le nom du foyer du quai Rouget de L'Isle à Strasbourg.

(2) Jean-Michel Flandin, professeur de lettres au Lycée Blaise Pascal, chef du service de renseignements des MUR (Mouvements Unis de Résistance) du Puy-de-Dôme. Le jeune homme s'appelait Georges Reynaud (pseudonyme Fernoël), c'était un des dirigeants du Corps franc d'Auvergne.

(3) D'après un rapport fait après la guerre par Ch. Ehresmann, il s'agissait d'un manuscrit qui aurait constitué le dernier chapitre de la thèse

ami SCHMITT, le linguiste ; ils sont pris tous deux dans la souricière<sup>(4)</sup>.

C'est l'internement à la caserne du 92.<sup>(5)</sup> Il y trouve le Dr WAITZ<sup>(6)</sup> que l'habitude de la lutte clandestine a préparé à ces dures épreuves. Au bout de 3 semaines, tous ensemble ils sont transférés à la prison de Moulins où ils resteront 2 mois 1/2. Le moral n'est pas très bon. Pour le remonter, le Dr Waitz organise une petite université populaire. Il y a là des étudiants, un séminariste, un paysan qui parlera de la culture du blé, un ouvrier communiste de chez Michelin, traitera du caoutchouc. Feldbau s'occupe d'abord d'astronomie et de jeux mathématiques et, naturellement, fait des conférences de topologie. Il sait admirablement se mettre à la portée de ses auditeurs divers et les intéresse à ces questions difficiles.

Puis, c'est Drancy<sup>(7)</sup>, où il est occupé à des travaux de terrassement. C'est le moment des grandes fêtes du début de l'année juive. Malgré la faim dont souffrent les détenus, elles furent célébrées avec ferveur. Il se lie à Robert LEVY, de Lyon, chimiste de valeur qui mourra un peu après la Libération.

Le séjour à Drancy ne dure qu'une quinzaine ; le 7 Octobre au matin,

---

de Feldbau. Ce manuscrit concernait les applications d'un produit de sphères dans un espace topologiques  $E$ , et notamment le "produit de Whitehead"  $\pi_p(E) \times \pi_q(E) \rightarrow \pi_{p+q-1}(E)$ . Les résultats en avaient été exposés par Feldbau au Séminaire Ehresmann en 1943 ; ils se trouvaient dépassés par des publications de J.H.C. Whitehead et de Fox lorsque le manuscrit fut retrouvé après la guerre.

<sup>(4)</sup> Dans la nuit du 24 au 25 juin, une soixantaine de Feldgendarmen et de membres du Sicherheitsdienst avaient encerclé le pâté de maisons où se trouvait la Gallia et arrêté les 35 pensionnaires.

<sup>(5)</sup> La prison militaire se trouvait dans la caserne du 92e régiment d'infanterie.

<sup>(6)</sup> Le docteur Robert Waitz (pseudonyme Prudent), professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg, était depuis 1941 chef régional de *Franc-Tireur* pour l'Auvergne. En mars 1942, il devient en cette qualité l'un des trois adjoints de Henry Ingrand, chef régional des MUR. Arrêté par la Gestapo le 3 juillet 1943, il fut déporté à Monowitz, où il travailla à l'infirmerie. Transféré à Buchenwald lors de l'évacuation de ce camp, il fut rapatrié en avion le 18 avril 1945. Avec le grade de médecin-colonel, il dirigea en mai-juin 1945 la mission française de rapatriement du camp de Bergen-Belsen.

<sup>(7)</sup> Les 32 "aryens" arrêtés lors de la rafle de la Gallia furent quant à eux transférés à Compiègne puis déportés à Buchenwald.

Feldbau envoie à M. CARTAN<sup>(8)</sup> la lettre suivante :

*Cher Monsieur,*

*Au moment d'entreprendre un long voyage vers l'inconnu, je vous envoie mon bon souvenir en vous priant de bien vouloir prévenir mes parents.*

*Je suis en bonne condition physique, et ce qui est plus important encore, en possession d'un moral solide. J'espère que toutes ces épreuves prendront fin bientôt et que je reverrai en bonne santé mes parents, mes professeurs et mes camarades.*

*Avec mes sentiments respectueux,*

*Jacques LABOUREUR*

Avec ses compagnons juifs, il est embarqué pour Auschwitz.<sup>(9)</sup> Alors, commence le séjour à Monowitz<sup>(10)</sup>. Feldbau est encore en pleine forme physique. Beaucoup de personnes pensent qu'un grand gaillard, aussi solide, traversera mieux qu'un autre cet enfer, mais c'est tout le contraire et les S.S., experts en la matière, le savent, qui classent les athlètes comme Feldbau parmi les "Lagerunfähig". On le place dans un kommando de transport et tout de suite il en souffre horriblement, plus que les autres. Heureusement qu'en décembre, après de multiples efforts, le Dr Waitz, providence pour ses camarades de misère, parvient à le faire accepter comme secrétaire du bloc de chirurgie. Immédiatement il reprend. Il est mieux nourri et se fatigue moins. Tout le monde ne l'appelle plus

---

<sup>(8)</sup> Henri Cartan, alors professeur à l'École Normale, était en relations avec la famille de Jacques Feldbau.

<sup>(9)</sup> Jacques Feldbau a quitté Drancy par le convoi n° 60 du 7 octobre 1943, qui comptait 564 hommes, 436 femmes, 108 enfants de moins de 18 ans. Le train est arrivé à Auschwitz le 10 octobre. A l'arrivée à Auschwitz, 340 hommes allèrent à Buna-Monowitz, 169 femmes furent laissées en vie, 491 personnes furent immédiatement gazées. En 1945, 31 survivants sont revenus, dont deux femmes.

<sup>(10)</sup> Le camp de Monowitz est aussi connu sous le nom d'Auschwitz III. Il fut construit en octobre 1942 à quelques kilomètres à l'est d'Auschwitz I et II. A la différence d'Auschwitz II (Birkenau), ce n'était pas un "centre de mise à mort" : il n'y avait à Monowitz ni chambre à gaz, ni four crématoire. Le camp servait exclusivement aux besoins de la construction, puis de la production, de l'usine de caoutchouc synthétique (Buna) du grand Konzern chimique I.G. Farben (et de ses annexes, notamment des mines de charbon). On y mourait le plus souvent d'épuisement, mais on y "sélectionnait" aussi parfois pour les chambres à gaz de Birkenau.

autrement que Jacques. Du matin au soir, il est assis à l'entrée de l'infirmierie, à une petite table. La paperasserie est considérable. Sous les fiches et les formulaires qu'il remplit méticuleusement, se trouvent ses notes de mathématiques, car il continue ses recherches. Le soir, à l'ambulance chirurgicale, il est infirmier. Il a toujours aimé la médecine. Peut-être songe-t-il à s'y consacrer, sa thèse de mathématiques terminée.

Grâce à sa connaissance de plusieurs langues, il peut se faire comprendre de tous ; tout le monde l'aime. S'il tient ses papiers administratifs avec autant de soin, c'est avant tout pour être utile à l'organisation clandestine que dirige le Dr Waitz, qui parvient à améliorer un peu la nourriture des plus malheureux et à ruser, non sans risques, avec la terrible sélection : c'est ainsi que, sans qu'ils s'en doutent, de nombreux condamnés sont sauvés.

Jacques a réussi à se procurer des phylactères pour ses prières rituelles. Car il est écrit : "que les commandements que je te prescris soient gravés dans ton cœur... Tu les liras en signe sur ta main et ils serviront de fronteau entre tes yeux."

Il pense à ses amis de France et en tout premier lieu, aux Cartan qui eux non plus ne l'oublient pas. Il se retrouve avec d'anciennes connaissances comme le champion de natation NACACHE, infirmier du Dr Waitz. Il en contracte de nouvelles ; le dimanche après-midi, après l'épouillage, se tient une réunion où l'on fait des mathématiques. Il y a là des licenciés, d'anciens polytechniciens : GOLDSCHMITT, FRANKIEL, spécialiste de Mécanique des fluides, le plus près de lui peut-être pour la science, Raymond BERR, le chimiste, mort entre ses bras ; le rabbin STURGE<sup>(11)</sup>, Jean-Paul BLUM, Ingénieur agronome, ami intime, SAMUEL, actuellement pharmacien à Wasselonne, FRANCES le philosophe, son compagnon de tous les jours, AYACHE l'avocat. Jacques fait preuve d'un pessimisme raisonné : alors que beaucoup de ses camarades attendent la délivrance d'un moment à l'autre, il croit qu'elle se fera encore attendre longtemps et que la plupart ne la verront pas. Il réfléchit ; peut-être médite-t-il cette parole du sage que les Israélites appellent Quohélet et les Chrétiens l'Écclésiaste : "Au jour du bonheur, sois heureux et au jour du malheur, réfléchis." – Quand ses camarades sont déprimés, il remonte leur moral. Comme l'écrit Frances : "Chaque visite que je lui fis m'apportait un grand réconfort. Je savais qu'en lui comme en Waitz, j'avais un appui, une protection certaine."

Mais la situation générale évolue. L'armée rouge se rapproche. Le 16 janvier 1945, le camp est évacué. Jacques qui pense très peu à sa situation personnelle se laisse séparer du Dr Waitz et part avec un

<sup>(11)</sup> Il s'agit vraisemblablement du rabbin Stourdézé.

groupe de ses camarades pour une terrible odyssée qui devait se terminer tragiquement au camp de Ganaker en Bavière<sup>(12)</sup>.

Tout d'abord, grâce à sa bonne forme physique, Jacques tient le coup. C'est à partir de ce moment surtout que ses camarades apprécient sa grande valeur, sa grande bonté : pendant 9 jours de voyage, les malheureux ne reçoivent aucun ravitaillement et la majorité d'entre eux périrent étouffés dans les wagons. Là encore, écrit Frances, nous lui devons la vie, car c'est avec son aide que nous pûmes nous défendre contre les brutes polonaises et hongroises qui cherchaient à chaque minute à nous exterminer. Mais bien vite il maigrira.

A Ganaker, Jacques déjà très affaibli, obligé de marcher sans chaussures car il n'en trouvait pas à son pied, est atteint à nouveau par des œdèmes de la face et des jambes, surtout au lever. Mais le moral est bon. Frances écrit "Nous avons tant ri de nous voir si maigres et si laids, de ne plus être capables de nous relever tout seuls le matin, tellement nous étions faibles. Nous avons tant ri, parce que nous étions sûrs d'en sortir."

Ayache réussit, grâce au Dr POPPER, médecin tchèque du camp, à faire admettre Jacques à l'hôpital d'où il sort revigoré et optimiste. Mais les œdèmes reprennent. Le 21 avril, un samedi, pendant le travail sur un champ d'aviation, Jacques se plaint à plusieurs reprises d'être extrêmement faible. Mais comme l'écrit J.P. BLUM, "nous étions tous dans un état d'intense faiblesse; je n'y prêtais pas outre mesure attention." Cependant, le soir, quand il fallut rentrer au camp, Jacques ne put pas marcher. Quatre camarades le portèrent au camp où il fut admis à l'infirmerie pour faiblesse.

Le lendemain, c'est la fin. Il n'a pu lutter davantage. Ayache le voit reposant allongé sur des branchages, un sourire désabusé encore figé sur les lèvres. Sourire de dédain peut-être vis-à-vis de l'atroce destin, mais sans doute aussi manifestation de calme et d'espoir au moment d'être délivré de ses souffrances.

---

<sup>(12)</sup> Le camp de Ganaker était une annexe du camp de Flossenburg. Il fut évacué le 24 avril 1945, deux jours après la mort de Jacques Feldbau.